

Allocution prononcée à l'invitation de l'Évêque de Liège, 1990.

À travers ma personne, l'Institution universitaire liégeoise a été invitée à l'ouverture de vos longs travaux, précédés eux-mêmes de longs travaux préparatoires. Je vous en remercie et je m'en réjouis, et cela pour trois raisons.

La première est que l'Université est associée à un événement important qui se passe dans la ville dont elle est le siège. C'est en effet un des objectifs, une des missions de l'Université d'être proche, quand elle le peut, de tout ce qui se passe d'important autour d'elle.

La deuxième raison est que cet événement est une réflexion en profondeur, soucieuse de déboucher sur l'action, à partir de valeurs morales à défendre et à promouvoir. Or une université, on le sait bien, n'a de sens que si, à côté, au-delà de la recherche scientifique *stricto sensu*, au-delà de l'enseignement hautement spécialisé, elle s'interroge, on s'y interroge sur les valeurs morales. Sans cela, le reste, qui est important, risque d'être déshumanisé, désorienté et même dangereux. Votre réflexion et l'Université ne sont donc pas étrangères l'une à l'autre ; les étudiants massacrés, les maîtres persécutés et assassinés partout dans le monde, récemment encore en Chine, en Union Soviétique, au Salvador, en sont de tristes mais illustres témoignages.

La troisième raison de ma satisfaction est la participation de collègues de mon Université à vos travaux. Volontairement, nécessairement pluraliste parce que d'initiative publique, l'Université de Liège n'en est pas moins une pépinière et une réserve pour les mouvements qui luttent pour des valeurs. La participation de mes collègues, que je remercie et que je félicite, est le signe que notre cohabitation pluraliste n'entraîne pas l'affadissement des idéaux. Le pluralisme oblige chacun à connaître autre chose, à se frotter aux autres, à être remis en cause, à se renforcer ou à se modifier ; il enrichit et il donne des forces. Il présente une difficulté : c'est qu'il faut sans cesse le protéger et, les hommes étant ce qu'ils sont, il n'est pas toujours facile de faire en sorte que le pluralisme ne soit pas confisqué et ne soit plus qu'une apparence. Nous essayons de le cultiver de notre mieux.

J'ai lu les textes préparatoires à vos travaux ; ils sont remarquables. Ayant en outre entendu ce que j'ai déjà entendu ce matin, je me demande vraiment ce que peut vous dire d'utile un homme comme moi, qui frise la soixantaine, qui a fait beaucoup de latin, de grec et d'histoire ancienne et qui, sur le plan philosophique, est ce qu'on appelle un sceptique, un agnostique, ou pour le dire plus simplement, un homme qui sait qu'il ne sait pas. Je ne serai pas long, rassurez-vous.

Je suis né avant la guerre dans un village pauvre et dans un milieu pauvre, matériellement pauvre. Sans la moindre idéalisation de mon enfance et de ceux qui vivaient autour de moi à cette époque, j'y ai appris que le bonheur de l'homme repose non sur la matérialité, mais sur la qualité des relations humaines et sur le respect de la dignité de chacun.

Je me suis plus tard beaucoup intéressé à l'idée que se faisaient les anciens du bonheur. Il y eut, vers la fin de l'antiquité, une époque un peu comparable à la nôtre, où l'humanité se retrouvait dans des ensembles sociaux gigantesques par rapport à ceux qu'elle avait connus jusque là, je veux dire le grand monde gréco-romain. Les penseurs de l'époque se sont beaucoup interrogés sur le bonheur de l'homme dans ce monde élargi : ce sont les Épicuriens et les Stoïciens, qui ne furent pas du tout ce que l'on pense d'habitude. Qu'est-ce qu'ils ont dit, qu'est-ce qu'ils ont inventé ? Ils l'ont dit magnifiquement : le bonheur est dans la limitation des besoins matériels et dans la fraternité. C'était, au plan matériel, des morales très

austères. Quant à la fraternité humaine qui, bien difficilement, s'est raccrochée à la devise de la République Française, elle était déjà superbement exprimée il y a plus de 2000 ans d'ici. On peut se demander pourquoi elle n'a pas triomphé. Je risque une explication : Épicure avait chassé les dieux du monde ; quant aux Stoïciens, ils les avaient réduits à quelques particules. Le message n'est pas passé. J'en ai retenu que des valeurs fortes devaient être incarnées dans un idéal accessible aux humains et qu'elles n'étaient jamais matérielles. Quand on lit *Lignes d'horizon*, que vient de publier M. Attali, où il dit que nous entrons maintenant dans la grande bataille planétaire de l'argent (je ne dis pas que J. Attali aime cela), je crois que ce n'est pas la bonne voie à prendre. L'argent n'est que moyen.

Et puis, je me suis intéressé à l'écroulement de l'Empire romain et, de nouveau, en lisant quelqu'un comme Huxley, un grand philosophe de l'Histoire, on apprend que l'on ne réussit pas en oubliant les pauvres. Il emploie le langage de son époque en disant que les grandes civilisations s'écroulent quand elles négligent trop les prolétariats intérieurs et les prolétariats extérieurs.

Une des images les plus fortes qu'il nous a été donné de voir de notre vivant, c'est la photo de notre planète vue de l'espace. Je crois que ce jour-là, nous avons compris qu'il fallait trouver pour cette planète une morale et des valeurs aussi universelles que possible, une morale ouverte. On en a déjà des signes. Amnesty International est une ébauche de conscience universelle, Greenpeace est une ébauche d'une autre conscience, ce que vous faites en est une troisième et il y en a d'autres. Si l'on veut créer vraiment des valeurs universelles, je dirais à tous ceux qui s'en occupent, après mes petites expériences personnelles : « Ne chassez pas Dieu ou les dieux dont l'homme a besoin, s'ils sont bons et s'ils rendent bons, ne chassez pas non plus l'homme qui peut se passer de Dieu ou des dieux et ne lui imposez pas les vôtres, ne chassez pas la prospérité, mais demandez-vous quel est le bon usage de la prospérité, n'oubliez pas les pauvres ».